



BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Conception : ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

CONTRACTION DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, LETTRES & SCIENCES HUMAINES,
TECHNOLOGIQUE

Mercredi 9 mai 2012 de 14 h. à 17 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant, en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur.

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.

N.B. :

Cet exercice doit rester impersonnel dans le fond comme dans la forme, et respecter STRICTEMENT les limites imposées.

La copie doit être entièrement rédigée : la correction et la clarté de la langue entrent pour une part dans l'appréciation du correcteur.

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

S'il est clair que sans la culture et sans les livres nous n'héritons de rien, on ne peut donc qu'éprouver le sentiment d'une douleur devant une répartition des choses et de la société qui consiste à laisser le plus grand nombre en proie à la dictature des loisirs et de l'*entertainment* télévisé, et à le savoir privé du puissant secours de la culture, de la lecture et des livres par où l'on devient homme. Cette séparation que creuse entre les hommes la privation de culture, de livres, est philosophiquement, politiquement intolérable parce qu'elle sépare l'homme de lui-même et du monde. On dira : mais qui éprouve cette douleur, qui en est le sujet ? Et on objectera : celui qui vit sans les livres est comme l'ignorant selon Socrate, qui ne sait pas qu'il ignore. Seul celui qui vit avec les livres sait ce dont il jouit et dont l'autre est privé. Or cela n'est pas vrai. Car quiconque est « sans livre », ou n'a pas l'usage des livres et des œuvres, puisqu'il ne peut alors vivre que d'une vie imparfaite ou incomplète ne peut pas ne pas en être, d'une certaine façon, averti. Cette douleur, il peut l'éprouver même s'il ne peut la nommer. C'est le sentiment ou le pressentiment terrible que « *le vaste monde commence à côté* ». Comme le dit une « femme de ménage » citée par Pierre Bourdieu dans *La Distinction* : « *Quand on sait pas grand-chose, on reste un peu à l'écart.* » Comment s'accommoder de cette séparation, de ce vide, de cette douleur ? Comment aussi les traiter ?

La question a divisé gravement ceux qu'on appelle communément les « intellectuels », ceux à qui les livres n'ont pas été refusés. Lutter contre cette injustice ? S'en accommoder ?

Le fait même de l'appeler injustice suscite quelques observations. Car encore faut-il en effet saisir exactement la nature de cette injustice. Elle ne peut se comparer à aucune autre. La misère qui accable les quatre cinquièmes du genre humain affecte la vie comme *zôé* ; la misère spirituelle qui affecte les hommes « sans culture » affecte leur vie comme *bios*, leur capacité à vivre dans le monde ; à avoir un monde. Le manque de livres ne fait pas mourir le corps, il ne fait même pas mourir l'âme, ou l'esprit : il empêche seulement l'homme d'être, de devenir homme. Voilà pourquoi on ne peut s'indigner devant l'inégalité culturelle comme on s'indigne devant l'inégalité sociale. Ces deux formes de l'inégalité, si elles vont souvent de pair, ne s'adressent pas au même ordre de vie. On ne peut, *on ne doit pas* comparer entre eux ces deux ordres différents de l'injustice, non seulement par décence, parce qu'il est évidemment « plus grave » de mourir de faim que d'avoir faim de livres ; mais aussi parce que cette comparaison ne saurait se faire qu'aux dépens de la culture. Dans l'ordre des revendications

premières, primaires, le pain l'emportera toujours sur les livres, ou, comme dit Hannah Arendt dans *Essai sur la révolution*, l'appel de la misère l'emportera toujours sur l'appel à la liberté.

Mais il y a autre chose. Si la question est véritablement celle de la vie avec les œuvres, et donc de la douleur de la vie sans les œuvres, on ne peut faire de l'absence « de culture » le seul déni d'un droit. Car si être cultivé, c'est être pleinement homme, alors « se cultiver » est un devoir, autant qu'un droit. C'est le devoir de faire accéder en soi « la vie » à une forme plus haute afin qu'elle devienne pleinement une vie d'homme. Or un droit peut être conquis – socialement, politiquement : et c'est en effet indispensable. Mais un devoir doit se vouloir, et il peut donc se refuser. Nul ne refusera un droit qu'on lui accorde, mais on peut refuser de se plier à un devoir, car il est une contrainte et l'obligation à un effort. N'oublions jamais l'autre face de l'entreprise humaine, dont l'ombre obscurcit nos rêves de justice : la *misosophie* n'est-elle pas consubstantielle à l'homme, autant que la *philosophie* ?

La participation à la culture – aux livres, aux œuvres de l'imagination et de la pensée – est demeurée longtemps et presque exclusivement l'apanage d'un petit nombre. En ce sens être cultivé est un privilège : puisque c'est l'accès à un bien, injustement refusé au plus grand nombre.

L'erreur fatale, le piège où sont tombés bon nombre d'intellectuels a été de croire que la suppression de ce privilège passait par la dénégation de l'idée même de culture et non par la suppression des obstacles qui en tiennent écartés la grande masse des dépossédés. C'est ainsi qu'un mouvement de pensée, issu de la recherche sociologique, s'est employé depuis quelques décennies à mettre en œuvre ce qu'il faudrait appeler une entreprise générale de délégitimation de la culture, et qui se résume ainsi : les jugements de valeur, en matière de culture, ne sont que les reflets de la position sociale de celui qui les profère ; la « culture » et « les livres » n'ont d'autre légitimité que celle que leur confère la « violence symbolique » de l'Ecole.

Les conséquences en sont désastreuses. La douleur de « la vie sans les livres », la douleur de savoir d'innombrables vies laissées sans le secours des mots, sans le recours des livres, de la « culture » et « des œuvres » devient alors sans objet. Ce n'est donc plus une « injustice » (même si l'emploi de ce mot peut susciter des réserves) que d'être privé de livres et de culture ; ni même un privilège. Livres et culture ne sont que de fausses valeurs qu'il convient de démythifier : la culture n'est plus que le rempart ultime dont la destruction contribuera à effacer une classe condamnée par l'histoire.

Prenons-y bien garde : ou bien la culture, les livres sont un privilège, et il faut l'abattre comme tous les autres ; ou c'est un bien, et il faut alors qu'il soit accessible au plus grand nombre. On ne peut concilier les deux points de vue. Si la culture est un privilège, et rien de plus, si la culture n'est qu'un apanage des élites, ou l'autre nom du loisir distingué, et non pas le lieu de l'arrachement à soi et de l'ouverture au monde, de quoi souffrent-ils, ceux qui en sont privés ? De rien d'autre qu'une illusion, une chimère, dont il convient de les débarrasser.

Cette dangereuse théorie n'a pas toujours trouvé jusqu'ici la réfutation qu'elle appelait ; au contraire, l'Ecole et les médias se sont vus gagnés par ses sophismes pernicieux. De nombreuses études sociologiques ont repris et amplifié ce thème, lui donnant la caution scientifique qui lui manquait, effaçant, du moins en apparence, les fondements politiques qui le sous-tendaient, brochant au fond toujours sur le même motif : la culture est une imposture ; le goût et la fréquentation des œuvres n'est pas le moment de l'émancipation, mais le pur reflet du niveau scolaire et de la place qu'on occupe dans l'appareil de production.

Pourtant, du constat de la séparation culturelle, deux conséquences opposées peuvent être tirées : inconciliables en toute rigueur. La première consiste à déplorer que l'inégalité sociale se double presque toujours d'une injustice culturelle ; à déplorer qu'une injuste répartition des richesses culturelles offre aux uns *A la recherche du temps perdu*, tandis que la grande masse est condamnée à *Nous Deux*, à *Confidences* et aux « Sacrées soirées » télévisuelles ; que la participation aux œuvres supérieures de la culture et de l'esprit soit réservée à un petit nombre d'héritiers. La conséquence en est l'obligation de militer pour que soit étendu à tous ou du moins au plus grand nombre, et notamment par l'Ecole, ce qui était réservé à quelques-uns.

La deuxième est, à l'inverse, celle du nihilisme culturel : les prétendues valeurs de culture ne sont que les valeurs au moyen desquelles on trahit (ou revendique) son appartenance de classe. Lieu où se reflète et se reproduit la division de la société en classes, la culture n'est qu'un signe, une marque de « distinction » des couches supérieures de la société : « *La musique représente la forme la plus radicale, la plus absolue de la dénégation du monde et spécialement du monde social que l'ethos*

bourgeois porte à attendre de toutes les formes d'art » (La Distinction). Il est donc vain d'opérer une distinction entre les grands livres et les autres, entre les bons films et les nanars, entre un Cremonini et les *Poulbots* de la Butte : plus vain encore de revendiquer pour ceux qui en sont exclus l'accès à la « culture cultivée ». La revendication pour un partage et une extension de la « culture cultivée » n'ayant plus de légitimité, la lutte contre les « privilèges culturels » n'a désormais plus pour fin de rendre à tous un bien commun, qu'un petit nombre confisquait indûment, mais de démontrer que la culture cultivée jouit elle-même d'un privilège exorbitant et immérité, lorsqu'elle obtient d'être considérée comme une valeur.

Cette position est conciliable avec l'égalitarisme démocratique. Elle offre à chacun le contentement qu'il souhaite dans la capacité dont il peut faire preuve de se saisir d'objets de culture égaux, et interchangeables. La lecture ne dépend pas de l'œuvre, mais de ce que je suis capable d'y mettre. Une heureuse diversité démocratique accorde ainsi à la dactylo de trouver dans « *Violée le soir de ses noces* » la nourriture spirituelle que d'autres reçoivent d'*Anna Karénine*. L'éloge des différences et de la créativité se mue inévitablement en consentement aux inégalités.

La culture cultivée finit donc par être rangée dans ce à quoi précisément elle tendait à s'arracher : la culture au sens anthropologique du terme. « *On ne peut comprendre complètement les dispositions qui orientent les choix entre les biens de culture légitime qu'à condition de les réinsérer dans l'unité du système des dispositions, et de faire rentrer la « culture » au sens restreint et normatif de l'usage ordinaire dans la « culture » au sens large de l'ethnologie* » (*La Distinction*).

La conséquence en est claire : non seulement rien ne sera plus tenté pour ouvrir au plus grand nombre le règne émancipateur de la culture et des livres, mais le triomphe de ces thèses ne pourra que renforcer la séparation qui existe déjà entre ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas.

Comme le dit Alain dans un style un peu vieilli : « *Une élite qui ne se soucie pas d'instruire est plus injuste qu'un rentier qui vit de ses coupons.* » L'une des questions les plus énigmatiques et les plus préoccupantes de notre siècle est pourtant bien celle de l'acharnement des intellectuels contre la culture : autrement dit, celle de *la trahison des clercs*.

Qu'est-ce qu'un clerc qui trahit ? C'est un homme des livres qui ne croit pas à leur valeur émancipatrice, et s'accommode de leur inégale répartition entre les hommes.

Comment en est-on arrivé là ? Comment expliquer que l'intellectuel né des Lumières, successeur de ceux qu'elles nommèrent le « Philosophe », ait pu rompre à ce point avec le triple idéal du XVIII^e siècle européen : arracher l'homme à toutes les formes de sujétion, l'émanciper du poids de la nature, des idoles et des dieux, et ne pas plus s'accommoder de l'inégalité culturelle que de l'injustice sociale ?

Plusieurs motifs s'y conjuguent.

La culpabilité, dont nous avons été tous la victime – le refus d'être un « chien de garde » des valeurs bourgeoises, la honte de s'être sauvé tout seul, la peur d'avoir trahi les siens et abandonné les pauvres.

Le tiers-mondisme, qui, complété par le motif du relativisme culturel, du respect des cultures et des différences, a renversé la supériorité coloniale en admiration pour les cultures des exploités. Ainsi est née, chez nous, une variante moderne du populisme qui, au lieu de déplorer l'abandon culturel des masses dépossédées, s'est mise à célébrer comme culture authentique la dépossession culturelle mêlée aux restes frustes des anciennes cultures.

Leszek Kolakowski l'a dénoncé dans une formule parfaite comme « *l'aberration à laquelle sont enclins les intellectuels une fois qu'ils ont réussi à se persuader que la solidarité avec les classes opprimées exige qu'ils admirent et non qu'ils corrigent ce qui a été la plus grande infortune de ces classes : leur incapacité à participer au développement de la culture spirituelle (L'Esprit révolutionnaire)* ».

Les dernières décennies ont ainsi vu l'émergence d'une certaine classe d'intellectuels, d'un nouveau « parti intellectuel » aurait dit Péguy, pour qui la culture n'est plus une *faute*, - erreur des populistes mais erreur généreuse – sans être redevenue pour autant une valeur, une *chance* qu'il faudrait offrir à un plus grand nombre : elle est demeurée au pire une illusion à abattre, au mieux un objet à étudier. Erudits, experts en sciences humaines, politologues, voire spécialistes de littérature qui puisent dans les livres un savoir et non une leçon, hommes de la culture livresque qui n'ont pas éprouvé en eux-mêmes la valeur émancipatrice des livres, et qui souvent n'usent de la culture et des livres que pour s'assurer des places fortes dans la presse ou l'université, ils se sont résignés à la perte

de ce qu'ils n'avaient peut-être jamais expérimenté : que la culture, et précisément les Lettres, sont le lieu où s'opère l'arrachement à soi, à ses déterminations, à la vie ordinaire, à la morne répétition des jours et des tâches. Ils s'en vont ainsi trahissant leur mission éducative et rejoignent le reste du temps la vie ordinaire dans leurs loisirs. Rien ne leur interdit plus aujourd'hui d'ignorer superbement que l'expérience des livres est cette brèche par où *le monde s'ouvre*, et la possibilité de devenir autre.

[...] Ne pourrait-on pas parfaitement appliquer à « la vie sans les livres » ce qu'écrit Nietzsche dans une lettre du 15 janvier 1888 à Heinrich Kostelitz : « *La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil* », et laisser résonner un instant, au prix d'une confusion provisoire entre les arts, la culture et les livres, la douleur que cette phrase fait entendre ? Ne serait-ce que pour ne jamais oublier que l'inégalité culturelle, ou l'inégalité devant les livres, n'est pas une injustice comme les autres : qu'elle est d'abord une douleur et que la douleur est une question *philosophique* et non pas seulement sociologique ou politique.

Qu'est-ce donc, selon Nietzsche, que la vie sans les œuvres ? C'est *la vie désolée, la vie séparée*, la vie dans l'erreur, la vie incapable d'élan, de création, la mort dans la vie. Que serait-ce donc que la vie avec les œuvres ? Le contraire de la fatigue, ce n'est pas le repos, c'est l'action et la pensée. La vie avec les œuvres, ce serait *la vie réconciliée*, la vie dans la vérité, la création et la force, *la vie consolée*.

Les livres, la culture et « les arts » se voient ici associés dans le même élan qui arrache l'existence à l'ennui, à la répétition et même au divertissement. Comme la culture et les arts, la littérature est plus qu'un loisir ou un plaisir, elle est une expérience de la vie, donc capable de transformer celui qui l'a faite.

La culture cependant ne se confond pas non plus avec les arts ; un homme cultivé n'est pas exactement un esthète, ni seulement un amateur d'art. Un homme cultivé est celui qui, selon la définition la plus forte et la plus ancienne de la culture, a su passer de l'état d'homme in-culte, de barbare in-cultivé (« *nie kulturny* », dit-on en russe pour désigner l'illettré), à un autre état qui le fait entièrement homme. La culture est un procès, un travail, un chemin, au terme duquel apparaît un homme nouveau.

On reconnaîtra ici les analyses d'Hannah Arendt dans *La Crise de la culture* et notamment celle que la philosophe allemande fait des deux héritages qui se sont conjugués pour donner naissance à l'idée moderne, européenne, de culture.

L'héritage romain de *colere* (en latin, cultiver) désigne à la fois le plaisir qu'un dieu éprouve à se trouver dans un certain endroit et les honneurs qui lui sont rendus. Dans la logique de l'étymologie et de la métaphore, cultiver son esprit, *se cultiver*, c'est prendre de soi le même soin, le même « *tendre souci* » qu'on prend de la nature ; c'est défricher et rendre fertile.

L'héritage grec de la *paideia* désigne en revanche l'arrachement, la formation au sens vrai du mot, que l'on se donne au contact et par l'intermédiaire des œuvres (notamment de la poésie) ; la libération spirituelle et morale du sujet qui suppose, exige et détermine une coupure radicale entre l'ordre de la nature et celui de l'esprit.

La culture « *concerne les objets et est un phénomène du monde ; le loisir concerne les gens et est un phénomène de la vie* ». La culture n'est pas un bien que l'on consomme pour se remettre des fatigues du travail. La culture est un arrachement : non un divertissement, ni une distraction sinon au sens fort d'un écart, d'une mise à distance qui vous rend à vous-même, fait accéder le « moi » à l'universalité du « soi », et vous ouvre, par l'intermédiaire des œuvres, à l'ordre du monde. La culture est donc forcément toujours absente du « culturel », objet d'un « affairement » (« *Kunstbetrieb* », Heidegger), exploitation, mise à disposition d'un patrimoine d'œuvres conçu comme un ensemble d'objets à consommer. « *Tout se passe alors*, écrit Hannah Arendt dans le même article, *comme si la vie elle-même sortait de ses limites pour se servir de choses qui n'ont jamais été faites pour cela* ».

Puisque la culture commence, dit encore Arendt, avec l'attitude de désintéressement et de joie qui ne peut surgir que quand, « *délivrés des nécessités de la vie, les hommes peuvent être libres pour le monde* », c'est une dangereuse confusion qui nous pousse en effet à désigner du même mot de culture *l'ensemble des œuvres* (patrimoine qu'il s'agit de *gérer*, ou de *transmettre*) et la culture comme *procès* (« se cultiver »). Car si la première peut s'accommoder du recours aux moyens modernes, techniques, de la transmission, de la diffusion, de la communication, et même le légitimer, il n'est pas sûr que ces mêmes moyens soient suffisants pour que s'accomplisse le procès de transformation qui fait d'un homme un homme « cultivé ». La technique peut rapprocher les œuvres ; elle peut les mettre

à notre portée : elle ne nous rapproche pas d'elles. Or, se cultiver, ce n'est pas mettre l'œuvre en rapport avec notre faiblesse, notre fragilité, notre subjectivité, notre ignorance : c'est forcer notre faiblesse, notre fragilité, notre ignorance à s'ouvrir et à fondre devant la force de l'œuvre. L'œuvre doit se forcer son chemin, même contre nous. « *Un livre, dit Kafka dans son Journal, doit être la hache qui brise en nous la mer gelée.* »

La question de « la culture » n'est pas une question technique : elle ne pourra en tout cas jamais être résolue si l'on s'en tient à une définition de la culture comme un ensemble donné d'objets culturels, livres, sonates, tableaux. « La culture » n'est pas ce qui me livre les œuvres, c'est ce qui me livre à elles : il s'agit moins de les faire miennes que de m'ouvrir à elles ; moins de les rendre accessibles à tous, que d'ouvrir en tous la voie d'accès aux œuvres. La « culture » est un travail par lequel on s'arrache à soi-même, non pour conquérir les œuvres, mais pour y prendre leçon – leçon d'arrachement, à soi, aux sols, aux traditions, leçon d'ouverture.

La confusion que nous avons dite, entre les œuvres de la culture et le chemin qu'il faut accomplir, trouve son point d'aboutissement dans la notion contemporaine de « pratique culturelle », l'une des plus dangereuses que la sociologie ait importée dans la réflexion, et qui n'a pas peu contribué à brouiller encore les distinctions qu'il est indispensable de faire entre la culture, les arts, les livres, l'œuvre.

Pourquoi ?

Parce qu'elle dissout la « culture » dans les manières de passer le temps, d'occuper ses loisirs, de répondre à l'angoisse du temps libre. Parler de « pratiques culturelles », c'est ranger la culture dans l'ordre des comportements, c'est l'inscrire immédiatement dans l'ensemble des activités humaines, c'est enfin rabattre la culture sur sa définition anthropologique. Parler de pratiques culturelles, c'est diviser le temps de la vie en ses diverses occupations, c'est diviser la journée en manières successives de passer le temps : travailler ; se reposer ; consommer ; se distraire.

Comment se « cultiver » - au sens de se faire, se former – trouverait-il encore sa place, lorsque sont mises en parallèle les sorties au théâtre et les sorties au restaurant ? Toute distinction est alors rendue impossible entre les divers « objets » de cette « pratique ». Ce sont tous des produits, que ne distingue qu'une marque extrinsèque, qu'une « valeur » ajoutée par l'usage : culture cultivée et culture de masse, produits légitimes et produits marginaux. Mis en concurrence avec « la télévision », la « musique », le sport, le restaurant ou le jogging, le culturel n'est alors que l'autre nom du loisir distingué. [...]

La lecture est une expérience : ce n'est pas une « pratique culturelle ». Car, s'il est évident qu'on ne peut pas séparer les livres, les œuvres, l'art, de l'expérience concrète qu'en font les hommes vivants, on ne doit pas cependant les y réduire : s'il faut du temps pour lire ou « se cultiver », lire, se cultiver n'est pas une manière d'occuper son temps. Laissons-nous donc les sciences sociales réduire l'expérience littéraire, la plus haute que l'homme puisse faire avec celle de l'amour, à des sondages concernant nos loisirs, alors qu'il s'agit du sens de notre vie ?

Si l'on veut donc concevoir de la culture l'idée la plus haute, et la plus nécessaire, c'est sur le modèle des Lettres qu'il faudrait la forger. C'est à partir du livre, et de l'expérience des livres, et sur le modèle de l'usage des livres, et de la nécessité des lettres, que devrait être définie la culture, et non à partir de la fréquentation des autres « arts » : la peinture, la musique, les chefs-d'œuvre des musées. Ainsi, la culture cesserait d'être une collection d'œuvres, le système de références des privilégiés, un loisir d'élite, un supplément d'âme, ou un ensemble de valeurs arbitraires destiné à masquer la réalité froide des rapports sociaux. Et on ne pourrait plus, en dénigrant la culture, en n'y voyant qu'une marque de « distinction sociale » (ce à quoi il arrive qu'on utilise la culture cultivée, et même les livres), contribuer à renforcer l'exclusion et la dépossession de ceux qui en sont privés.

Danièle SALLENAVE

Le Don des Morts, Gallimard, 1991

pp. 81-97

